

# Le Samedi

VOL. VI.—NO. 5

MONTREAL, 7 JUILLET 1894

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO SIXTS



LES CERISES SONT MURES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,  
Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,

MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 7 JUILLET 1894



Il n'y a pas un enfant d'école qui n'ait pas décidé de donner la volée à l'un des professeurs, lorsqu'il sera grand.

Le sermon du prédicateur le plus éloquent ne fait pas la moindre impression sur son auditoire lorsqu'une soudaine crépitation dans les vitres annonce l'orage aux deux cents femmes qui ont, ce jour-là, leur chapeau neuf.

## C'EST JUSTE



*Pat.* — Y a-t-il loin d'ici au Sault ?

*Le monsieur.* — Qui voulez-vous voir au Sault ?

*Pat.* — C'est moi que je voudrais voir là ce soir.

## LES DANGERS DE LA RÉCLAME

Un paysan se présente à un entrepreneur en besoin d'ouvriers. Une fois le marché fait, Baptiste demande à son nouveau bourgeois :

— En avez-vous besoin d'autres ? Mon frère est prêt à s'engager aussi.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— C'est un garçon qui me vaut.

— Très bien ; je le prendrai.

Encouragé par ce premier succès, le paysan hasarde une nouvelle requête :

— Mon père désire également trouver de l'emploi ; le prendriez-vous ?

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Lui ? Il en vaut deux comme nous.

— Dans ce cas, faites-le venir, et restez chez vous avec votre frère.

## BONNE MONNAIE

A la suite d'une passe d'armes entre un fils de Thémis et le juge, celui-ci condamne l'autre à vingt dollars d'amende pour mépris de Cour.

L'avocat prend un billet de banque de cinquante dollars et le donne au greffier.

— Mais, dit le greffier, je ne puis pas vous faire le change.

— Eh bien ! Gardez le tout. Je prendrai la balance en mépris.

## LES DIFFICULTÉS DE LA CONVERSATION

*Lucie.* — Comment trouves-tu ce nouveau professeur ?

*Elise.* — Absolument fatigant.

*Lucie.* — Tu plaisantes ? C'est le plus fin causeur du pays, et sans prétentions.

*Elise.* — Oui, c'est précisément pour cela que je ne l'aime pas. Quand il parle, il faut suivre ce qu'il dit ; autrement, il nous est impossible de répondre.

## AU MÊME BUT PAR DES VOIES DIFFÉRENTES

Quelques lignes trouvées dans le journal d'un clubiste :

10 p. m. — Me suis mis au lit, mais n'ai pu dormir.

10.30 p. m. — Levé dans l'espoir de trouver de l'endormitoire à la cantine du coin.

11 a. m. — Ai dormi ; mais pas dans mon lit.

## DÉSAPPOINTEMENT

Un ouvrier tombe d'un second étage dans la rue. On accourt, on l'entre dans la maison, et aussitôt qu'il a repris ses sens, on lui offre un verre d'eau. Mais, détournant la tête d'un air découragé :

— De quelle hauteur qu'il faut donc tomber, dit-il, pour avoir un verre de cognac ?

## CE QU'UNE QUEUE DE VACHE A DE DÉCEPTIONS

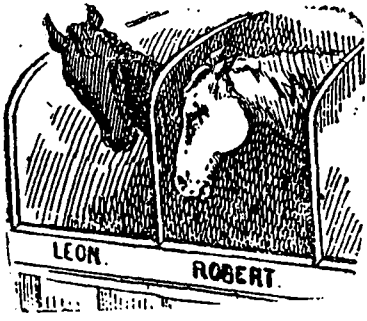


*L'Amoureux, myope.* — Avant de nous séparer, permettez-moi de prendre une tresse de vos cheveux...



... Elle embaumera ma longue semaine d'exil.

COMPENSATION



Bob.—C'est dégoûtant ! On ne devrait pas nous faire sortir par cette pluie.  
 Cob.—Au contraire, c'est le plaisir. Si nous en faisons voler de la boue sur les toilettes neuves !

AU TÉLÉPHONE

Une indiscretion impardonnable nous a mis à même de surprendre et de sténographier une moitié de conversation téléphonique échangée mardi dernier, à neuf heures et demie du matin, entre Montréal et Québec.

—C'est vous, Mademoiselle ? Je suis enchanté de voir, ou plutôt d'entendre que vous êtes fidèle au rendez-vous donné hier, à la gare, au moment des adieux.

—Merci... Mais, permettez. J'ai certaines petites communications intéressantes à vous faire ; voulez-vous tout d'abord me dire si vous êtes bien seule à l'appareil ?

—Vous revenez de Saint-Sauveur ?

—Tant mieux ! Voici ce que je tenais à vous avouer confidentiellement : eh bien ! c'est moi qui ai votre mouchoir rose à broderies.

—Vous savez bien, celui que vous croyiez avoir perdu au bal, et qui est marqué à votre nom. C'est moi qui vous l'ai volé, à la fin du cotillon.

—Mais, tout simplement pour garder quelque chose de vous.

—Non, non, je n'entends pas me taire. Nous sommes venus ici pour causer, et moi particulièrement pour vous apprendre...

—Ne craignez rien, personne au monde ne nous entend.

—Là, vous vous fâchez ; vous avez tort, je vous assure. Quant à moi, je suis désolé...

—Ah ! vous ne me parliez pas ainsi, la semaine dernière, quand nous nous promenions à cheval. Nous n'avions pas encore entamé le chapitre des querelles !

—Et le bal chez Mme Woolson, et ce souper où nous étions tous les deux seuls à une table, derrière le piano, dans un petit coin !

—Vous souvenez-vous combien j'étais furieux contre votre éventail, que vous appeliez "une barrière morale ?"

—Comment ! le regretteriez-vous à présent ?

—Vous soupirez, j'aime mieux cela. Et pourtant, je crains malgré moi que vos danseurs de Québec ne vous aient déjà fait oublier ceux de Montréal.

—Ce qui prouve que vous avez la mémoire du cœur, c'est préférable.—Pour en revenir à votre mouchoir, je voulais vous expliquer que c'est après l'incident de l'éventail que je l'ai subtilisé. Ce joli mouchoir rose, parfumé au "new-mown hay," sera désormais toute ma vie.

—Vous dites cela, mais au fond...

—Je parierais que vous rougisiez jusqu'aux oreilles en me répondant de la sorte, car je connais votre franchise. Et, tenez, j'aime mieux vous croire méchante que sceptique.

—Il me semble que je donnerais tout au monde même le coin brodé de votre mouchoir, pour vous voir en ce moment. Je suis sûr que vous avez votre grand chapeau de paille garni de muguet ; vous savez, celui que j'appelais le chapeau de la première fois !

LE VRAI SPORT



Elle.—Prend-on du saumon, ici ?  
 Lui.—Beaucoup ; en conserve.

—Je devine beaucoup de choses, en câble, et ce que je ne devine pas, je l'espère.—Vous devez avoir mis, pour vous promener à Saint-Sauveur, la toilette de drap gris qui me plaisait tant, parce qu'elle vous donnait l'air mélancolique.

—Eh oui ! je vous l'ai mille fois répété. Du reste, vous avez dû le remarquer : plus nous étions tristes d'une certaine tristesse, dans nos tête-à-tête, et plus nous nous sentions heureux.

—Tout cela est bien fini, Mlle Juliette !

—Pardonnez-moi, votre nom m'a échappé. J'ai toutes les peines du monde à ne pas croire que vous êtes tout près de moi, que le cotillon dure encore, l'amitié des jours passés aussi, et je ne puis m'imaginer que mon bonheur est comme un oiseau, auquel votre départ a coupé les ailes.

—Oh ! que vous êtes bonne ! Alors, vous m'au-

torisez à garder votre mouchoir ? — Voyons, ce serait pour moi une telle consolation ! Un peu vaut mieux que rien.

—Vous avez raison, il n'y a qu'un moyen, c'est de vous le rapporter moi-même. Peut-être alors aurez-vous pitié de moi, et vous me permettrez de conserver ce souvenir.

—Vous êtes un ange, Juliette !

—Peu importe. Vous n'avez même pas la ressource de vous boucher les oreilles, aussi je veux vous dire que je vous aime ; oui, dût la distance qui nous sépare, engloutir ces trois petits mots, il faut que je vous dise que je vous aime.

—Quoi ! vous pleurez ?

—Non, vous souriez... Vous ne m'en voulez pas ? Ah ! merci, Juliette, vous me rendez la vie ! Mais pourquoi ne m'avoir pas avoué plus tôt, à ce bal, lorsque je vous pressais de répondre ?...

—Vous n'osiez pas. Mes yeux vous font donc aussi peur que les vôtres m'enivraient de joie ? Dites-moi, alors, vous voulez bien ?

—Soyez bénie, ma Juliette, et prévenez vos parents. Je prendrai ce soir le train pour Québec."

Camille de Boisgérard.

DÉFAUT SÉRIEUX

La maîtresse de pension.—Vous n'aimez pas cette saucisse ?

Le pensionnaire.—Elle peut être bonne ; mais elle a un défaut.

La maîtresse.—Un défaut ?

Le pensionnaire.—Oui, dans les bouts, et très grave.

La maîtresse.—Dites-moi ce que c'est.

Le pensionnaire.—Ils sont trop rapprochés l'un de l'autre.

LE POUCE INDISPENSABLE

Elle, lisant son journal.—As-tu vu cette femme qui reclame du tramway \$2,000 de dommages pour la perte d'un pouce ? L'idée !

Lui.—Si c'est le pouce sous lequel elle tenait son mari, ça vaut bien cela.

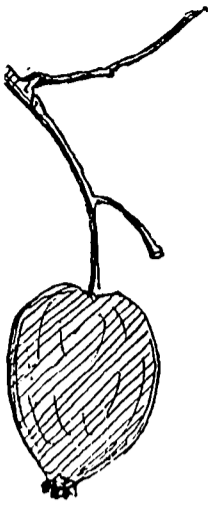
Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$1.00 la caisse.

ÉTUDES ENTOMOLOGIQUES



Développement d'une singulière variété de papillonides sur les bords de la mer, dans les mois de Juillet et Août.

## L'UNION FAIT LA FORCE... DE LA COLIQUE



I

La pomme.



II

Le petit garçon.



III

Les deux réunis.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Jeanne à son père, qui lui donne au dessert le plus petit morceau de la tarte qu'on vient d'apporter :

—Peux-tu me dire, papa, pourquoi mon morceau de tarte ressemble à l'Europe ?

Le papa, après réflexion.—Ma foi ! non.

Jeanne.—Eh bien, parce que l'Europe est la plus petite des cinq parties du monde !

Deux voleurs sont attablés devant un verre d'absinthe.

L'un des deux fouille dans sa poche et regarde l'heure :

—Matin ! fait l'autre. T'as une montre.

—Un peu.

—Combien qu'elle t'a coûté ?

—Six mois de prison.

Un marin, un canard et un hibou sont allés au théâtre. On demande quel est celui qui s'y est le plus ennuyé ?

Ce n'est pas le marin, car il a trouvé *ça chic* ; ce n'est pas le hibou, il a trouvé *ça chouette* ; mais c'est le canard qui a dû laisser *sa canne* au vestiaire.

Au café :

—Le consommateur :

—Garçon, cette bière me paraît bien trouble ?

Le garçon :

—Monsieur se trompe ; c'est le verre qui est très sale !

—Savez-vous ce qui donne le plus de satisfaction à une femme ?

—Sa beauté ?

—Non, la laideur d'une autre.

La passion du voyage.

Un gendre, à un de ses amis :

—Oh ! mon cher, que je suis content, ma femme et moi allons faire un voyage à Paris.

—Vrai ?

—Oui, ma belle-mère a été mordu par un chien enragé, et nous allons tous voir M. Pasteur.

Dans un café de petite ville où se réunissent les fonctionnaires, on entend à toute minute retentir l'appel :

" Marie trempe ton pain ! Marie trempe ton pain ! "

—Tiens, quel drôle de nom ! fait un voyageur de passage. Patron, est-ce que votre servante s'appelle réellement ainsi ?

—Non, Monsieur, elle s'appelle Marie. Ce sont ces messieurs qui lui ont donné l'autre nom... par abréviation.

Au Concours hippique.

Maman y a conduit bébé. Bébé, qui se croit au Cirque, regarde impatiemment le défilé des chevaux. Et tout à coup :

—J'en ai assez des chevaux, s'écrie-t-il... Je voudrais bien voir les clowns !

—Ah ! ça, cocher, vous ne pourriez donc pas être plus poli ?

—Impossible, bourgeois ; mes parents m'ont mis dans les cochers de fiacre parce que j'étais mal élevé.

Guibollard sermonne son fils :

—Sache, mon cher enfant, que la précision et l'exactitude sont deux grandes vertus dans la vie ; imite, dans sa ponctualité, le soleil qui se lève à la pointe du jour et qui se couche toujours quand vient la nuit, jamais après !

Deux pilliers d'estaminet, dont l'un possède un appendice nasal agréablement vermillonné, sont occupés à philosopher entre deux choses.

—Moi, mon cher, rien ne m'a réussi ; je suis abreuvé d'amertume, je traverse la vie en aigri.

—Tu veux dire en nez rouge !

Mme Calino cherche la clef de son secrétaire où elle veut prendre quelque chose.

Calino l'aide dans ses investigations, puis, subitement, montrant le meuble :

—Tu l'as peut-être oubliée dedans ?

Un mot d'enfant :

—Bébé, veux-tu bien ne pas lécher le sucre !

—Maman, je ne le lèche pas : je l'embrasse.

Girandol a été fortement gillé au café.

—Tout est arrangé, lui annonce son témoin avec joie : tu te bats demain.

—Sacrebleu !

—A vingt-cinq pas, au pistolet.

—Pardon, insinue Girandol. A cette distance, je n'accepte que le sabre.

En Cour d'assises.

M. le président. — Vous avez étranglé votre femme. On a relevé sur le cou de votre victime les traces profondes de vos doigts...

L'accusé.—Mon président, ça s'est passé après une heure d'une discussion qui n'en finissait pas.

M. le président.—Ne pouviez-vous mettre les pouces ?

L'accusé (avec un fin sourire).—Mais... c'est ce que j'ai fait !

A l'état civil.

Un monsieur vient avec ses deux témoins pour une déclaration quelconque. L'un de ces derniers, appelés à décliner ses noms et qualités, les formule ainsi :

—Pierre Polynice B..., avocat, etc.

L'employé inscrit gravement sous sa dictée :

Puis, s'arrêtant, il relève son front de penseur et de scribe scrupuleux :

—Comment écrivez-vous... *Luice* ?

Authentique.

La cuisinière Adèle est à son fourneau, occupée à préparer un entremets :

—Vous ne soignez guère ce plat, lui dit le valet de chambre.

—Pourquoi voulez-vous que je le soigne ? On ne nous en laisse jamais.

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à 83.00 et 84.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

## EN VILLÉGIATURE



Orchestre tous les soirs par des amateurs de la localité.

COSTUME DE CIRCONSTANCE



Elle.—Pourquoi toutes les femmes de comptoir sont-elles en noir ?  
Lui.—Elles portent le deuil du commerce qui est mort.

REPIQUEUR DE LIMES

Un beau matin, Dussau arriva de Marseille et débarqua à la gare de Lyon. Il avait trois malles fort lourdes et il lui fallut hâler un omnibus du chemin de fer pour transporter, chez son oncle, rue de Vaugirard, ses volumineux bagages.

Le jeune Dussau avait dix-huit ans. Après avoir terminé ses études à Marseille, il s'était senti poussé vers les études d'après nature, et, en attendant qu'il devint un grand maître à qui ses compatriotes confieraient le soin d'agrémenter de ses chefs-d'œuvre la Cannetière ou le Prado, il venait chercher, dans la capitale, les conseils des maîtres de la peinture moderne à l'École des Beaux-Arts.

Il avait un seul parent à Paris : le frère de son père ; un vieux brave homme vivant seul et jouissant en paix d'une modeste rente, acquise dans le commerce des huiles. C'est chez lui, naturellement, qu'il descendit tout d'abord ; mais, dès le lendemain, il chercha un logement avec beaucoup d'air — à Marseille, avant de partir, on lui avait bien recommandé de prendre un appartement où il put respirer à pleins poumons.

Notre jeune rapin trouva rue de Rennes, à l'angle du boulevard Raspail, au sixième étage, une chambre assez vaste et qui lui sembla remplir les conditions d'hygiène et de salubrité auxquelles il paraissait tenir particulièrement. Il donna le denier à Dieu, se réservant d'emménager deux ou trois jours après.

Avec un flair tout particulier, Dussau découvrit, dans un restaurateur de la rue Bonaparte, une bande d'élèves de l'École des Beaux-Arts qui y prenaient pension. Il y avait là des peintres, des sculpteurs, des architectes qui, comme le célèbre Lacervoise, auraient des chefs-d'œuvre si la fantaisie les avait pris de travailler. Malheureusement, ils n'avaient jamais rien fait, et non seulement on ne comptait, parmi eux, aucun prix de Rome, mais encore ceux qui essayaient de faire quelque chose avaient bien de la peine à être admis au Salon.

Tous ces gens-là portaient des bérêts, des chapeaux en feutre mous ou des hauts de forme à bords plats, étranges. Leurs costumes aussi étaient bizarres. Une manière comme une autre d'épater le bourgeois en général et, en particulier, le père Maille, leur restaurateur, auquel ils devaient bien ensemble une vingtaine de mille francs, qu'ils comptaient absolument ne jamais lui payer.

Dussau fut tout de suite à son aise dans ce milieu artistique. — Bien que peu accoutumé encore à la fumée asphyxiante qui se dégageait à la fois de toutes ces pipes qui l'entouraient, il fit contre mauvaise fortune bon cœur et réussit à résister à l'asphyxie. Il paya sa bienvenue sous forme d'un saladier de vin chaud très distingué, offrit des cigares à ses nouveaux amis qui promirent de le prendre sous leur protection et de l'initier aux premiers mystères de la vie d'artiste.

Le jeune Provençal était déjà dessinateur et barbuiller médiocre. On lui persuada que point n'était besoin de passer par les ateliers préparatoires, et que, très certainement, il serait admis à suivre les cours de l'École, ce qu'il crut volontiers, n'étant que peu modeste. On lui demanda s'il s'était occupé de louer un atelier. Il répondit que non.

—Comment ! vous n'avez pas d'atelier ! Mais alors, comment voulez-vous travailler ?... En chambre ?

—Justement, j'en ai loué une, balbutia Dussau hésitant.

—Une chambre !... pour faire de chromolithographie, alors ?

Et toute la bande se mit à rire bruyamment. En vérité, rien n'était plus drôle que ce peintre qui voulait travailler dans une chambre. Le Marseillais n'osait plus ouvrir la bouche.

—Il ne faut pas garder cette chambre ; il faut chercher un atelier, reprit un des plus autorisés de la bande. Nous avons tous des ateliers, c'est indispensable.

—Mais... c'est que j'ai donné le denier à Dieu, s'écria Dussau qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre.

—Qu'est ce que cela fait ?... Vous le redemanderez à la concierge.

—Bast ! Je lui en fait cadeau, reprit Dussau d'un air dégagé.

—Mais pas du tout, reprit un sculpteur, vous n'avez pas de cadeau à faire à cette concierge. Il faut lui réclamer votre denier à Dieu. D'ail-

A LA QUÊTE D'UN ÉPOUX



Clara.—Que vais-tu faire au bord de la mer ?  
Anna.—Chercher un mari naturellement.  
Clara.—Avec ce chapeau ! ! ! ! Je comprends ; tu vas aller passer le chapeau.

RUDE DISPUTE



—Va donc, imbécile ! Tu vois bien que ce n'est pas un œuf ; c'est une citrouille.

leurs, nous allons y aller tous ensemble. Nous allons bien voir.

Ce disant, il se leva de table, exemple qui fut suivi de ses collègues, et tous, en corps, se rendirent rue de Rennes, afin d'arracher le denier à Dieu à la concierge et de rompre la promesse de location.

Dussau avait, à sa droite et à sa gauche, deux jeunes sculpteurs, originaires de Béziers. Ils se nommaient Palanqui et Olive. Tous trois ouvraient la marche. En arrivant à la porte de l'immeuble, Palanqui s'arrêta un instant, puis pénétra dans l'allée :

—La concierge ?

—C'est moi, monsieur, dit une grosse femme à l'air bon enfant.

—C'est vous qui avez loué à notre ami Dussau une chambre au sixième étage ?

—Oui, monsieur.

Pendant ce temps, toute la bande s'était répandue dans la loge ; d'autres étaient descendus dans la cave ; un autre groupe explorait une cour intérieure et ouvrait le robinet de la fontaine ; d'autres enfin, escaladant l'escalier, opéraient sur les marches, des pesées avec deux pies qu'ils avaient empruntées, en passant, à des ouvriers de la ville occupés à des travaux de réfection de la chaussée. Ils secouaient la rampe, lui imprimant un mouvement qui provoqua la sortie des locataires à tous les étages, jusqu'aux combles.

Visiblement inquiète de cette invasion, la concierge, de souriante qu'elle était tout d'abord, devint rouge écarlate. Elle voulut faire des observations à ceux qui semblaient vouloir démolir son escalier.

Palanqui lui coupa la parole :

—Elle n'a pas l'air bien solide, votre maison.

—Pas solide !... Une maison toute neuve !... Vous êtes fou !...

—Elle n'est pas solide du tout, cria Olive en brandissant un morceau de planche. Tenez, regardez, voilà une marche qui vient de sauter. Et puis la rampe ne tient pas...

—Pouvez-vous nous faire voir la chambre ? interrompit Palanqui poliment.

—Je ne demande pas mieux, reprit sèchement la concierge, mais soyez raisonnables. Je vois que vous êtes des jeunes gens qui voulez vous amuser, mais ne cassez rien.

On monta les six étages. L'escalier céda sous le poids de ce bataillon humain :

## INDUSTRIE PAYANTE

—C'est égal, reprit quelqu'un, ça n'est pas solide et je ne voudrais pas habiter là dedans. Je me demande si l'escalier supportera des tiges d'acier de cinq cents à mille kilos.

La concierge fit un bond :

—Des tiges d'acier de mille kilos !... interrogea-t-elle ahurie, mon Dieu !... Et pour quoi faire ?

On ne répondit pas à sa question.

Arrivée au sixième étage, tandis que tremblante elle ouvrait la porte de la chambre,

Olive fit remarquer au jeune provençal que le palier était très large et très commode et qu'il pourrait fort bien y déposer son charbon et son coke.

La concierge roula des yeux effarés.

On entra dans la chambre.

—N'est-ce pas qu'elle est grande, fit Dussau.

—Sans doute, sans doute, répondit Palanqui. Tu seras très bien ici. C'est clair... il y a de l'air... Dans ce coin là, tu mettras ta forge...

—Comment dites-vous ? interrogea la concierge...

—Ici, tu as juste la place pour ton enclume... poursuivit Palanqui.

—Une forge, une enclume !... balbutia la pauvre femme en s'adressant à Dussau, mais quelle est donc votre profession ?

—Repiqueur de limes ! répondit gravement Palanqui.

—Mais je ne veux pas chez moi de forgeron ! s'exclama la concierge. Qu'est-ce que diraient les locataires !... une forge, une enclume !... Pourquoi pas une maréchalerie ! Et le propriétaire !

—C'est loué, c'est loué !... reprit Olive. Dussau sera très bien ici et nous viendrons le voir souvent...

—Mais je ne veux louer à aucun prix !

—Vous avez le denier à Dieu, c'est trop tard.

—Je vais vous le rendre, votre denier à Dieu, gémit la concierge. Je vais vous le rendre tout de suite...

Et elle descendit précipitamment l'escalier, suivie de toute la bande, qui marchait au pas comme un seul homme et imprimait à la rampe un mouvement d'oscillation de plus en plus inquiétant.

Arrivée en bas, la brave femme entra dans sa loge, dont elle ferma précipitamment la porte afin d'éviter une nouvelle invasion qui se serait infailliblement transformée en pillage. Elle en ressortit tenant une pièce de dix francs qu'elle remit en tremblant à Dussau, en le suppliant d'emmener ses amis.



L'intendant de Neptune. — Mes enfants, qui accepte ? Un gérant d'hôtel me demande pour deux mois une sirène dans le golfe St-Laurent.

Et tout le monde s'éloigna, tandis que la concierge, dont les genoux tremblotaient, murmurait en passant sa main sale sur son front moite de sueur :

—Les gredins !... Si c'est permis !... Ils n'auraient bien fait perdre ma place !... Un repiqueur de limes !...

RENÉ RACOT.

(Libre Parole Illustrée.)

## LA MAISON DE MON GRAND-PÈRE

Je l'ai revue, depuis, la maison de mon grand-père, je l'ai revue souvent, et j'y ai cherché en vain les douces émotions de ma jeunesse. La maison n'a pas changé, ou si peu ; le jardin est toujours là, il n'a rien perdu de son charme rustique, et cependant je ne retrouve plus le paradis de mon enfance. Pourquoi donc ce milieu où se sont écoulées les heures les plus charmantes de ma vie, me semble-t-il aujourd'hui terne et presque désolé ? Le soleil a-t-il moins d'éclat, les fleurs moins de parfum ? Ou bien est-ce parce que j'ai vieilli ? Hélas ! que n'a-t-on toujours vingt ans !

Si je veux la revoir, la maison de mon grand-père, si je veux la retrouver telle qu'elle était autrefois, je n'ai qu'à fermer les yeux. Alors elle m'apparaît bien plus réelle que dans la réalité froide d'aujourd'hui ; alors tout y est : les bonnes figures qui l'animaient et lui communiquaient le mouvement et la vie ; les animaux, dont quelques-uns étaient mes amis ; la ruche bourdonnante ; le pommier tordu et bossu que chaque printemps couvrait d'une neige odorante. Je revois tout, tout, jusqu'à la plus petite touffe de serpolet, jusqu'à la moindre violette que j'aimais à chercher sous les feuilles : tableau vivant, baigné de lumière, inondé d'un soleil rayonnant, avec des recoins d'ombre remplis de fraîcheur.

Je sens encore l'ivresse du printemps qui tournait alors ma jeune tête, et je crois respirer le parfum des giroflées et des résédas, plantes rustiques que mon grand-père respectait, sans doute parce qu'elles faisaient bon ménage avec les choux et les salades qu'il cultivait avec amour.

Et quand venait le soir, après mille courses vagabondes dans les champs, après avoir barboté dans l'eau du ruisseau à la recherche des têtards, grimpé sur les arbres et fait la guerre aux oiseaux, quel bien être éprouvais-je à me glisser dans le lit installé près du foyer de la cuisine et à dormir dans les draps fleurant l'odeur de lessive, pendant que les bons vieux devisaient du temps et de la récolte prochaine, avec quelques amis du voisinage, en achevant un pichet du vin de la vigne.

La grande horloge me berçait de son tic tac monotone ; le grillon chantait dans l'âtre ; bientôt la conversation cessait ; on ne veillait pas tard à la campagne, il faut être être sur pied de bonne heure. Mon grand-père allait faire sa tournée de tous les soirs, donnait la nourriture aux bêtes et rentrait ensuite à la maison de son pas déjà lourd. J'écoutais encore le bruit des sabots sur les dalles de la cuisine, enfin le silence régnait tout à fait ; on n'entendait plus que les aboiements lointains des chiens dans les fermes environnantes.

Au matin, quand tout s'éveillait, comme il faisait bon à s'attarder au lit ! Le soleil inondait la chambre et donnait un air réjoui aux murs blanchis à la chaux ; les coqs sonnaient leurs joyeuses fanfares ; les oiseaux gazouillaient à qui mieux mieux, manifestant leur joie de vivre par un fouillis de notes gaies, un ramage endiablé. Puis c'était mon grand-père appelant tout le monde à l'ouvrage, ma grand-mère rassemblant sa volaille, un va et vient continu, un bruit de bêtes allant aux champs. Et, au lever, le lait moussu que je buvais goulument en respirant cette bonne odeur des vaches sortant de l'écurie.

Et quelle joie quand on attelait *Coco*, mon grand camarade, mon âne à la fois fier et bon enfant, que mon grand-père ne tutoyait jamais et à qui il parlait toujours français, bien qu'il parlât patois à tout le monde.

Quelle bonne bête que ce *Coco* ! Il était célèbre à plusieurs lieues à la ronde : nul n'avait comme lui le poil luisant, nul ne portait si bien la tête et il rivalisait à la course avec les chevaux de l'Hôtel de la Poste, ce qui n'est pas peu dire. Mon grand-père en était fier, et, bien qu'il me gâtât souvent, il se refusait à toutes mes fantaisies où *Coco* jouait un rôle. Il ne me l'avait prêté qu'une seule fois, et, avec quelques garnements de mon espèce, nous fîmes endurer tant de tribulations à la pauvre bête qu'elle a certainement conté, dans son langage, ses peines à son maître.

Que tout cela est déjà loin de moi ! Les pauvres vieux grands parents dorment à l'ombre des grands pins au champ de l'éternel sommeil. *Coco* lui-même, vieux serviteur fidèle, est mort un an avant son maître ; la maison est passée en d'autres mains et n'est plus maintenant qu'un tombeau où sont ensevelis mes souvenirs.

KLEBSOL.

## LORSQU'ON EST CONDAMNÉ AUX CHALEURS DE LA VILLE



Le gamin. — Hello ! Bouton ! Tu n'as l'air à travailler dur !  
Bouton. — Ça sais ce que c'est. Quand madame est aux eaux, c'est moi qui nettoie le cabinet d'étude de monsieur tous les lundis.

LES GRANDES MARQUES DE CIGARE

FIN DE SIÈCLE



LE FIN DE SIÈCLE.

LA CULTURE DU TABAC (1)

(Suite)

No 3 — Par CHRISTIAN SHNEIDER  
Madison County, Ill.

**Introduction** — Comme toutes les espèces de cultures, celle du tabac varie dans les différentes localités, et chaque cultivateur la modifie suivant les indications que lui apporte son propre terrain. Le principal c'est de se bien pénétrer de la nature de la plante, du terrain propre à sa culture, et étudier le climat, le mode de culture et la raison pourquoi tout le travail s'y rattachant est fait, etc. Je vais essayer d'expliquer comment tout ce travail si compliqué s'exécute dans ma localité (Central Illinois), étant un de ceux qui ont le mieux réussi dans ce genre de récolte.

**Élevage du plant par la graine.** — Se procurer du plant de tabac à l'aide de graine est une opération similaire à celle que l'on fait pour obtenir du plant de choux, elle en diffère seulement en deux points : Il faut beaucoup plus de temps pour l'éclosion de la graine (6 semaines) et la racine ne supporte pas bien le sarclage. Il faut donc avoir une couche préparée pour que le semis ait lieu de bonne heure et quelle soit absolument nette de mauvaises herbes.

Dans l'ouest, voici comment nous préparons les couches : étant donné un terrain nouvellement défriché, incliné vers le sud et protégé contre le vent, préparer une couche de 4 p. de largeur sur 8 p. de longueur ; empiler sur cet emplacement de la broussaille, du bois et des billots en quantité suffisante pour tenir un bon feu pendant une heure. Quand les charbons commencent à s'éteindre, et avant que la terre ne fut refroidie, nettoyer l'emplacement en n'y conservant que les couches fines, briser aussi profond que la chaleur a pénétré et ratiser ensuite en long et en travers jusqu'à complète pulvérisation de la terre.

Tout objet, pierre ou racine, pouvant gêner la pousse de la plante ou son arrachage devra être soigneusement enlevé.

Semez ensuite à la volée un plein dé de graine bien mélangée avec quelques poignées de cendre ou de terre, puis piétinez ou battez avec le dos de la pelle ou tout autre instrument convenable.

Mouillez ensuite la couche avec du léger liquide de fumier (12 livres de fumier de poule ou 1 livre de suie dans 10 gallons d'eau), puis recouvrez légèrement de paille. La couche ne demande pas beaucoup d'attention au commencement si le temps reste doux ; mais s'il y avait danger de gelée, faites une couche de broussaille, puis par dessus une couche de paille de 2" à 6" d'épaisseur, suivant le froid probable.

Cette paille est enlevée le matin et remise le soir, complètement enlevée si les nuits sont dou-

ces ; la couche est alors prête, mais il ne faut pas l'abandonner pour cela, et y apporter au contraire beaucoup d'attention.

Les plantes doivent toujours être un peu humidifiées, et s'il ne pleut pas, il faut, de temps à autre, les arroser avec du fumier liquide léger. Si les mauvaises herbes apparaissent, il faut les enlever avec la plus grande précaution ; la quantité de graine ci-dessus mentionnée est suffisante pour donner assez de plant pour un arpent.

Celui qui est en possession d'une couche chaude, peut très facilement avoir du plant ; il peut semer plus tard et obtenir du plant de bonne heure avec plus de sûreté ; mais la couche ordinaire peut être faite comme une couche chaude ; prenez de la terre bien brûlée et brisée et mettez de côté, puis recouvrant le sous-sol de 1" d'épaisseur de fumier de cheval, recouvrez de la terre précédente, mettez des planches autour, des morceaux en travers et de la paille pour recouvrir.

Le plus tôt vous aurez du plant à repiquer sera le meilleur, et plus sûre sera la récolte ; mais est donc le plus tard pour faire une couche en plein air, et juin pour repiquer. Il vous est possible de gagner du temps en gardant la graine dans la maison à même de la terre humide, puis en la semant dans la couche juste avant quelle ne germe.

Quant aux graines, je recommanderais les variétés suivantes et par rang de préférence : *Connecticut seed leaf*, principalement pour les enveloppes de cigares ; *Cuba* pour envelopper et pour remplir ; *Maryland* et *Virginia*, principalement pour les tabacs à fumer et à mâcher. Comme tabac à priser, tout peut être utilisé, même les tiges.

Le *Connecticut*, *Maryland* et le *Virginia* donnent la plus grosse récolte ; le *Cuba* la plus petite, mais la meilleure.

Les premières variétés donnent à peu près 1,000 livres, et la dernière 500 livres ; mais dans une bonne saison cela peut doubler. Toutes les graines de tabac prise dans la contrée où on la cultive se détériore à la longue, et il est bon de renouveler la graine ; néanmoins si elle trouve une terre favorable elle produira tout autant et d'aussi bonne qualité.

Pour élever de la graine, gardez les plus fortes plantes, enlevez les racines, mais laissez les feuilles jusqu'à la maturité complète de la graine.

**De la terre et de sa préparation.** — Dans un climat convenable, le tabac peut pousser dans toute terre bien cultivée. Mais qu'appelle-t-on climat convenable ? Quelles sont les limites nord ou sud de la culture du tabac ?

Considérant seulement le côté pratique de la question, nous répondrons que le tabac peut

L'ART DE NE POINT COMPRENDRE



Auguste. — Prête-moi cinq dollars ?  
Jean. — De le regrette ; je n'ai pas un son sur moi.  
Auguste. — Mais à la maison !  
Jean. — A la maison ? Ils sont tous très bien, je te remercie.

pousser aussi haut au nord que le maïs ou blé d'Inde, et aussi au sud que la canne à sucre.

Où le maïs mûrit complètement, le tabac mûrira aussi s'il est bien cultivé.

Pour nous, dans l'ouest, et pour toutes les localités qui ne sont pas surchargées de chaleur, l'expérience a prouvé qu'une terre sèche, chaude, riche (glaise ou glaise sableuse) contenant de la chaux est la plus convenable pour le tabac.

Plus le terrain sera sableux à un certain degré, plus le tabac sera bon, et plus la terre sera près de l'argile plus la récolte sera maigre tout en ayant une qualité satisfaisante ; du terrain argileux ne produira pas du tabac convenable pour les cigares ; du terrain argileux, humide et dur n'est jamais convenable pour le tabac.

Le terrain destiné au tabac exige aussi : Protection contre le vent suivie par la nature au moins artificiellement en plantant plusieurs rangées de bois à ramer, comme pour les haricots, à quelques pas de distance.

Ne pas avoir d'eau dormante, ce qu'il est facile d'empêcher en labourant profondément, ce qui force l'eau à s'infiltrer en terre.

Le champ doit être labouré profond de 8" à 12", et labouré complètement jusqu'à ce qu'il soit comme la terre d'un jardin. Il vaut mieux pour cela que le labour ait lieu en automne, ce qui exposera les durs sillons à la gelée ; la terre étant sèche au printemps, hersez complètement, puis labourez et hersez une deuxième et même une troisième fois si c'est nécessaire, roulez et plantez.

Les différents labours doivent naturellement être faits à des intervalles assez éloignés afin de permettre à la terre de se tasser.

(A suivre.)

ÉTABLISSEMENTS RECOMMANDÉS A NOS ABONNÉS PARISIENS

*Théâtre des Bouffes Parisiens*, (rue Monsigny). — On y applaudira, longtemps encore, l'amusant vaudeville de M. Ernest Dépre : "Flour de Vertu !"

L'heureux auteur s'est, d'ailleurs, procuré le concours — pour l'un de ses meilleurs rôles — de Baron (fils) de Podéon :

C'est assez dire quel fou rire gagne la salle entière quand ce comique irrésistible joue avec l'inénarrable Mily Meyer !

*Hôtel de la Concorde*, (rue Richemont). — Cet établissement de premier ordre — pour être situé, comme il l'est, dans l'un des plus aristocratiques quartiers de Paris, tout près de l'église de la Madeleine — n'en fera pas moins des conditions fort raisonnables à ceux de nos abonnés, de passage à Paris, qui s'y présenteront — de notre part.

Le Correspondant Parisien du "SAMEDI."

FAUSSE INDICATION



Le voyageur. — Les imbéciles ! Ils me disent que le village est au sud ; et il n'y a pas de sud par ici !

(1) Tous les documents qui ont servi à cette étude nous ont été communiqués par Monsieur J. M. Fortier, manufacturier du cigare "Crème de la Crème."

## LES DIFFÉRENTES NATIONALITÉS EN FACE DE LA MORT



I  
L'Italien tremble et prie.

II  
Le Français alterne entre "Nom de...!" et "Mon Dieu!"

III  
L'Allemand réunit ses enfants et pense à sa famille.

IV  
L'Anglais parle que la poupe enfoncera avant la proue.

## L'ANNÉE FANTAISISTE

Parlant des reporters. M. Emile Zola, fatigué d'être leur proie, propose de réagir énergiquement contre la trop envahissante industrie de l'interview, non seulement pour se soustraire aux révélations plus ou moins apocryphes dont sa vie intime a été fréquemment l'objet, mais encore pour échapper à des indiscretions d'un tout autre genre.

Et voici (sous le sceau du secret) la lettre que mon collaborateur et ami Pierre Veber a reçue du célèbre romancier pour lui expliquer la cam-

pagne de résistance dont il entend donner l'exemple :

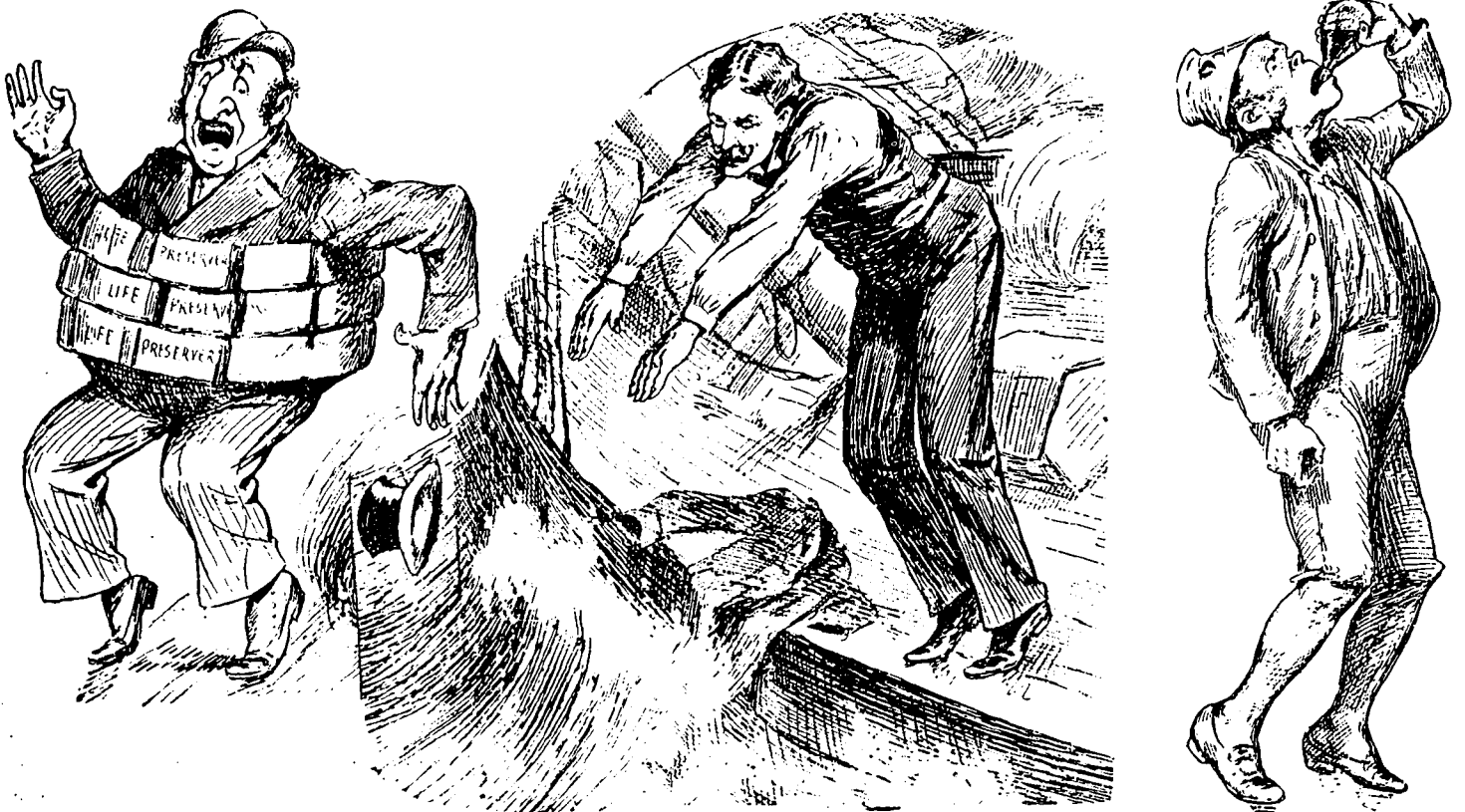
Monsieur,

L'indiscrétion de vos confrères passe les bornes hors lesquelles, nous dit le sage, il n'est plus de limites. A partir d'aujourd'hui, je les préviens qu'ils auront, chez moi, à opter entre les traitements suivants : être jetés centre pardessus tête du haut en bas de l'escalier ; être mis en rapport avec deux énormes molosses qui ne connaissent que moi ; être assaillis à l'improviste avec des objets lourds, tels que la prose de Schérer ou les vers de Leconte de Lisle.

Depuis vingt ans, je suis le baromètre des reporters ; on me consulte, et au besoin on ma tapote pour me faire marquer l'actualité désirée.

Je ne dors plus ; on me réveille à deux heures du matin pour m'interroger sur la mort de Louis XVI ou sur le pavage en bois, ou toute autre question d'intérêt récent. Dieu sait l'exactitude que l'on mit à reproduire mes entretiens, les idées que l'on m'attribua et dont je suis encore surpris ! Toutefois je n'ai réclamé que contre les sottises.

Des jeunes hommes dénués de préjugés abusèrent de ma confiance pour rédiger à mon insu des interviews de moi ; il leur parut qu'ils possé-



V  
Le Juif croit que l'encombrement des appareils de sauvetage est un surcroît de sécurité.

VI  
L'Américain se jette à la nage.

VII  
L'Irlandais se donne du courage.



LA FARINE DU DIABLE RETOURNE EN SON



I

—Le touriste, étonné.—Jamais de la vie, je ne pourrai me rendre par cette chaleur. Si j'essayais d'un petit truc!

II

—A merveille! Voici du froment qui va valoir son pesant d'or.

daient assez mon jugement pour en faire la commune mesure de toutes choses et s'en servir sans même me prévenir.

On m'a ainsi pris mon avis sur l'humanité, sur les institutions; j'ai laissé faire.

On m'a ensuite pris mes réflexions intimes sur l'état de choses; j'ai consenti.

On m'a pris des autographes; j'ai acquiescé.

On m'a pris des exemplaires de mes livres avec signatures; j'ai cédé.

Alors, on s'est enhardi au point de démeubler ma maison.

Parfaitement. Je relate ma journée d'hier:

A midi et demi, je termine mon déjeuner. On introduit dans la salle à manger M. A..., de l'Intègre Quotidien. Il vient me demander mon avis sur le bimétallisme. Puis je lui refuse? Non, certes. Au bout de cinq minutes d'entretien, il se lève et me dit: "Je suis fixé, je vous remercie; à titre de document, j'emporte toujours ceci; je ne vous demande pas la dédicace, je suis pressé." Ce disant, il saisit prestement le plateau où reposait mon service à café en argent massif, et disparaît.

A une heure, je fais la sieste dans ma chambre; malgré des ordres sévères, on introduit M. B..., de la Croisade, qui désire connaître mon opinion sur l'antisémitisme. J'achève de la lui détailler, lorsque, après avoir plié un carnet de notes, il court adosser une chaise contre le mur, s'en sert comme de marchepied et décroche un merveilleux crucifix d'ivoire (travail italien du XVe siècle). Avant de quitter mon cabinet, il m'adresse un bon sourire et se sauve.

A 1 h. 1/2, un jeune gentleman bien mis force la porte de mon cabinet de travail: "Monsieur, dit-il, ne me cachez pas l'impression que vous produisent les derniers scandales." Je me répands en ingénieux considérants. Mais lui se rapproche de la cheminée, saisit énergiquement les flambeaux dorés à l'or fin, les met sous son bras gauche en criant: "Il faut que la lumière se fasse!" et pendant qu'il s'équilibre avec la pendule sous son bras droit, il hurle: "L'heure du châtiment va sonner!" et s'enfuit; j'ai sa carte de rédacteur, au Bien Public. Que ne respecte-t-il le bien privé!

Et jusqu'à dix heures du soir, de demi-heure en demi-heure, les reporters se sont succédé, emportant qui un meuble, qui une potiche, qui un bijou.

Un reporter de l'Art nouveau, venu pour m'interviewer sur la peinture moderne, a jeté son dévolu sur un petit Téniers que j'aimais beaucoup.

Un rédacteur du Partage, journal socialiste, venu pour m'interviewer sur l'extinction du paupérisme, m'a

pris ma chaîne et ma montre. "Nous avons le remède à portée de la main," ajouta-t-il.

Un rédacteur du Vive le Roy, venu pour m'interviewer sur l'avenir de la monarchie en France, s'annexa ma collection de vieilles monnaies, dont plusieurs sont en or et valent cher.

Jusqu'au rédacteur de La femme libre dans l'Etat libre, qui, ne trouvant plus rien à emporter, m'enleva ma cuisinière. J'y tenais, pourtant.

Vous comprenez que cela ne peut durer; je suis las des indiscrétions de ces messieurs. Il ne me reste plus une idée inédite, ni un meuble présentable. Je suis à la merci du premier énergumène à qui il viendra fantaisie de me fendre le crâne pour connaître mes pensées de derrière la tête, ou de faire sauter ma maison pour recueillir mes intentions à l'égard de l'anarchie...

Signé: EMILE ZOLA.

Les raisons du célèbre écrivain paraissent bonnes; du reste, en publiant la lettre où il dit sa tête vide et ses vitrines démenagées, je suis convaincu de le protéger efficacement contre les visites — plutôt intéressées — de MM. les reporters. Peut-être, reconnaissant, m'enverra-t-il un des nouveaux bibelots de prix qu'il va être forcé d'acheter...

De la sorte, plus heureux que Titus, je n'aurai pas perdu ma journée.

\* \* \*

M. d'Audeville raconte avec son humour ordinaire cette anecdote relative au récent séjour en Suisse des souverains d'Autriche:

En excursion dans la montagne, le couple impérial entre dans un chalet et demande un peu de

lait. Aussitôt le montagnard en apporte sans façon.

—Savez-vous à qui vous offrez du lait, mon ami?

—Mais non, monsieur.

—A l'empereur d'Autriche. Et voici l'impératrice.

—Ah! monsieur, enchanté de faire votre connaissance. Et madame va bien? Elle se plaît dans notre pays?

—Oui, répond en riant l'impératrice, je suis seulement ennuyée des nombreux curieux qui me suivent.

—Peuh! fait l'homme rustique, des étrangers, sûrement, car, nous autres, nous avons bien d'autres choses à faire.

\* \* \*

Décidément, il faudra que nos élégantes se résignent à ne pas ressembler, cet été, à des cloches à fromage. La crinoline ne prend pas; c'est même ce qui la distingue de... mais ne parlons point politique. Une dame qui a eu l'audace de se montrer, la semaine dernière, en plein boulevard, au milieu de cet engin disgracieux, a été suivie immédiatement d'un peuple en liesse dont les vociférations hilares l'ont contrainte à chercher refuge dans un omnibus qui s'est trouvé trop étroit pour la laisser entrer, puis dans les bras d'un sergent de ville, également insultants. Et le public hurlait toujours.

Par bonheur pour l'infortunée, elle vint à passer en courant devant le soupirail d'une boulangerie d'où s'échappaient des torrents d'air chaud. Pour peu que vous connaissiez la théorie de la montgolfière, vous devinez ce qui se passa.

Cris impuissants, fureurs bizarres!  
Pendant que ces badauds barbares  
Poussaient d'insolentes clameurs,  
La crinoline-montgolfière  
S'élevait, dédaigneuse et fière,  
Au-dessus des blasphémateurs.

Au moment où nous mettons sous presse, elle n'est pas encore descendue.

WILLY.

Paris (France).

ANIMAUX INDUSTRIEUX

Toto.—Est ce vrai, papa, que les castors sont des animaux travailleurs?

Le papa.—Oui, mon fils.

Toto.—S'il travaillent autant que cela, qu'est-ce qu'ils font donc?

Le papa.—Toutes sortes de choses; des chapeaux de forme, par exemple.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1391.



III

Angelique.—Ce qu'il va rendre, ce grain; cette année!

IV

—Qu'on le mette en galette tout de suite!

## CROQUIS DE NEZ

S'il est vrai qu'à leur échange constant les idées s'émoussent à Paris à l'exemple des monnaies fraîchement battues, dont chaque possesseur nouveau use les saillies de l'empreinte, il est également juste qu'un paradoxe éclos dans le cerveau d'un solitaire provincial y garde son originalité fruste, sans aucune tare diminutive.

Telle est du moins la réflexion que faisait, à l'une des dernières fêtes de l'Elysée Bourbon, un jeune maître des requêtes au conseil d'Etat, habituellement mieux disposé à danser qu'à philosopher en occasions semblables ; mais ce soir-là, il avait charge d'âme, servant de cornac à un oncle venu du fin fond du Béarn pour s'aboucher avec des personnages influents au sujet d'une entreprise d'utilité publique.

Cet oncle-là, d'un mérite tout à fait consacré dans sa spécialité scientifique, n'était pas pour faire déshonneur à son neveu, le maître des requêtes ; celui-ci l'aurait volontiers piloté, présenté les jours précédents aux divers ministères d'où ressortissait son projet, si l'oncle n'avait répondu aux offres de service du jeune homme :

— Non, mon cher Emile, je n'irai ni ici, ni là. Ce serait me casser le nez que de le montrer sans avoir pris la mesure des nez dont j'ai affaire. Il faut que je les examine incognito, et ce bal à l'Elysée, pour lequel nous avons des cartes d'invitation, les fera passer devant moi.

— Mais, oncle Jacques avait refusé avec un sourire sardonique ; et voilà comment tous deux stationnaient de bonne heure dans un des premiers salons de l'Elysée, regardant défiler devant eux le flot sans cesse renouvelé des invités.

Trois fois déjà, Emile s'était penché vers son oncle pour lui souffler un nom à l'oreille et avait porté un pied en avant, prêt à s'avancer pour une représentation ; trois fois, son oncle l'avait accompagné d'un soupir de découragement :

— Pas à ce nez-là. Oh ! non, pas à ce nez-là !

Impatient à la fin par cet étrange motif de refus, le Parisien finit par dire au provincial :

— Pardonnez-moi, oncle Jacques ; mais j'avais toujours pris pour une plaisanterie joviale vos théories sur le nez, ce trait le plus insignifiant de la physiologie humaine. Est-il possible que vous attachiez assez d'importance à sa forme pour établir d'après elle un jugement définitif sur chaque individu ? Vraiment — et j'outre votre pensée à dessein — est-ce que le nez définit l'homme moral, d'après vous ?

— Ah ! tu te figures outrer ma pensée, et tu le fais pour grossir le ridicule prétendu de mes théories. Attends, monsieur le plaisant, que nous nous soyons dégagés de cette cohue, où nous nous sommes laissés prendre, et que nous ayons gagné un coin tranquille. Alors je répondrai à ta question ; et si tu ris ensuite de mes théories, ce ne sera plus sans les connaître.

Un quart d'heure plus tard, ils avaient réussi à

lours, et la tête appuyée au dossier, dans la pénombre de l'embrasure que ce meuble décoratif garnissait.

Sans autre précaution que le soin de pendre place à l'autre extrémité de la banquette, l'oncle Jacques entra en matière par des aperçus physiologiques, écoutés par Emile avec une distraction maussade. Il ne pouvait pas se permettre le geste de contrariété que faisait à l'autre bout du divan

le personnage arraché à sa méditation ou à son sommeil par le monologue de l'oncle Jacques ; mais, pour tous les deux, certain aphorisme prononcé par le théoricien le même coup de fouet à leur attention. Le dormeur se rapprocha en tapinois pour tendre l'oreille de plus près ; Emile secoua son dépit de danseur cloué sur place, pour s'amuser franchement de cette conclusion articulée d'un ton dogmatique par l'oncle Jacques :

— Pour me résumer, le nez — ce trait insignifiant de la physiologie humaine, d'après toi — en est le plus caractéristique, car il est la poussée au dehors du cerveau, la saillie dont les lignes visibles révèlent à l'observateur les évolutions habituelles de la pensée intérieure. Tu ris ?

— Et le moyen de m'en empêcher ? Jamais un nez n'a rien révélé, même à des gens plus profonds que moi, sinon dans le cas d'habitudes bachiques de la part de son propriétaire, et cette signification d'un nez bourgeonné, toujours de la même vulgarité.

— Ah ! que non pas, interrompit Jacques. Quoique tu rapetissasses singulièrement le débat, je te suivrai dans tes objections. Tu te souviens de cette scène de Shakespeare dans laquelle Falstaff raille le nez de son serviteur Bardolph, en le comparant à une lampe ardente ? Tu ne t'es pas demandé pourquoi le serviteur ivrogne, familier comme il l'est avec son maître, ivrogne également, ne réplique point par un brocart analogue ? Je vais te l'apprendre ; c'est que le nez de Bardolph, et son cerveau par conséquent, sont d'un dessin rudimentaire, mais d'un flair assez juste pour reconnaître la supériorité de Falstaff, cette incarnation en anglais de notre type de Panurge et du Sancho Pança espagnol, ce symbole riant et énorme de l'épanouissement sensuel.

— Shakespeare serait donc votre précurseur, mon oncle, dans l'art de tirer des augures du nez ?

Le jeune homme avait articulé bonnement cette question, de peur d'éclater de rire en la prononçant dans son juste ton de raillerie.

— Gamin, lui dit gaiement l'oncle Jacques, n'impose donc pas à tes narines cette grimace de

## SIX MOIS APRÈS



Elle. — Comme les choses tournent ! Nous étions justement ici, comme tu te trouves maintenant, dans le fauteuil de pauvre père. Quand tu as commencé à parler, je m'attendais si peu que tu étais pour me demander.  
Lui. — Ni moi, non plus.

so dégager de la foule papillonnante et parée et à trouver ce qu'ils cherchaient.

Ils ne pouvaient être mieux pour causer que sur un divan demi-circulaire et surmonté d'un panache de plantes vertes. La meilleure preuve de tranquillité relative que les séniorités musicales de la fête et le va-et-vient général leur y laisseraient leur était donnée par l'abandon sommeillant d'un invité échoué sur la banquette de ve-

## MUSCLES ET CŒURS D'ACIER

sérieux qui les crispo. Là, maintenant que te voici le cerveau soulagé par la détente d'un rire bien franc, je prends le fil capricieux que tes questions me déroulent : Shakespeare n'est pas mon seul précurseur, et je m'aperçois à la malice de ton sourire que son amplification littéraire à propos du nez de Bardolph te paraît un document humain contestable. J'ai par devers moi cet amas d'observations éparses dans les traditions populaires et consacrées par les dictons sur les nez, et cet autre trésor fourni par les effigies historiques. La gloire militaire du grand Condé et sa rapacité pécuniaire ne sont-elles pas également caractérisées par la courbe hardie de son nez en rostre d'oiseau de proie ? Compare le nez de Corneille et celui de Racine : tu trouveras dans la tombée magistrale du premier et dans les inflexions élégantes, dans l'enroulement délicat du pavillon des narines chez le second la même différence qu'entre leurs deux génies. Les exemples historiques surabondent ; mais qu'en est-il besoin quand, aut ur de soi, il est si aisé de distinguer le nez pincé d'un avaro à narines inflexibles laissant à peine passer le souffle, du nez dressé en l'air qui pointe vers l'inconnu ses aspirations avides et qui révèle une nature aventureuse. Oui, pour qui sait juger, tout est signe de l'être moral dans la couleur, la forme, les moindres linéaments de ce trait du visage.

— Mon oncle, une révélation, et je me déclare convaincu, s'écria plaisamment Emile. Vous voyez-has cette charmante femme en rose qui s'évente d'un mouvement si gracieux ? Apprenez-moi ce que vous devinez de son caractère d'après son petit nez, si délicieusement parisien.

— Plus osé que moi serait celui qui te l'apprendrait, répondit l'oncle Jacques. C'est seulement aux approches de la maturité que le cerveau, ce sculpteur inconscient, a fini de modeler le nez à son image. Jusque-là, celui-ci reste à l'état d'ébauche, incertaine de la dernière touche. Le pli cérébral n'a pas encore infligé sa fatalité d'expression au nez, seul trait de la figure humaine qui ne puisse mentir, car leur volonté sait commander aux regards et au sourire. Cette dame en rose est trop jeune pour mon augure. Tout au plus pourrais-je hasarder à son sujet un vague axiome, autorisé par celui que Pascal a émis au sujet de Cléopâtre, et dont tu te rappelles la bizarre forme grammaticale.

— Moi ? point du tout.

— Le voici donc : "Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la terre aurait changé."

— Oh ! bien, s'écria le jeune homme, votre science est vaine pour moi, si les objets les plus intéressants lui échappent. Mais puisqu'elle me refuse le secret des cœurs, veuillez satisfaire ma curiosité au sujet de vos trois refus de présentation. En quoi vous déplaisaient-ils, ces nez prépotents de nos puissances actuelles ?

— Me déplaire ? Hé ! non. Je rends même hommage aux heureuses lignes de ces trois nez qui se sont profilés devant moi ; mais il aurait été inopportun de détourner de leur voie des nez à l'affût d'une piste. Et quelle piste ? Le sais-je ? d'une majorité au prochain vote de la Chambre, du jour à jour politique. Je me serais jeté à la traverse en fâcheux ; ils m'auraient écouté sans m'entendre et j'aurais manqué l'effet que doit produire mon projet exposé à des gens portés par réel patriotisme à le mettre en œuvre, mais à condition d'être capables d'y prêter attention...

— Et pourtant, insista Emile, il aurait peut-être suffi d'une courbe plus ou moins prononcée à l'un de ces trois nez pour vous résoudre à l'aborder ?

— Eh ! oui, reprit l'oncle Jacques ; mais c'était de ma part demander l'impossible que d'espérer trouver un nez moitié à la Colbert, moitié à la Saint-Vincent de Paul chez des gouvernants harcelés de séance en séance par des guêpes parlementaires. Je reconnais mon tort ; regarde-le, exprimé par cette bosse à mon nez, ce monticule capricieux qui est le nid aux chimères."

## COMPLICATION IMPRÉVUE



Emilie.—Que vais-je faire ? Il y a un poisson qui mange mon ver !



— Bon repos, Henri ; nous vous reprendrons ce soir.

temps à se réaliser, je ferai l'office du frolon, de taon au besoin pour le harceler... En attendant, conte-moi, tu chimère ; parlons ensuite du bon vieux temps. Et vous, jeune homme, ajouta l'académicien en se tournant vers Emile, laissez nos deux vieux nez reprendre leurs mesures respectives, et allez rêver à travers les salons sur la vraie mesure du nez des Cléopâtres anciennes et modernes."

S. BLANDY.

## CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épicer pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à \$3.00 et \$1.00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1391.

## CHEZ LES PERSANS

Un de nos confrères consacre un intéressant article sur les châtimens en usage chez les Persans :

Chardin, l'illustre voyageur, raconte au tome VI de son œuvre, que la justice criminelle est exercée chez les Persans par le magistrat, non d'après un Code pénal, mais seulement d'après le droit naturel, et la coutume.

Cet excellent Chardin commença par déclarer que les mœurs des Persans sont très douces, comparativement aux nôtres, à ce point "qu'on ne sait ce que c'est, dans cet heureux pays, qu'un assassinat ou un empoisonnement".

A en juger par l'énumération des supplices en vigueur au siècle dernier chez ces peuples, on est

L'oncle et le neveu tressaillirent et se dressèrent debout en voyant surgir tout à coup devant eux le personnage établi à l'autre bout du divan et qui leur disait :

"Le nez aux chimères ? Je demande à le voir et j'y ai droit. Je n'ose me flatter d'un nez avisé à la Colbert, ni d'un nez aussi naïvement saint que celui de saint Vincent ; mais mon appendice nasal tient un peu des deux. Je viens de m'en assurer dans la glace voisine."

Que l'inconnu ne fût pas un mauvais plaisant, son âge, les décorations de son habit à palmes vertes le démontraient assez ; mais l'oncle Jacques resta muet devant cette réclamation humoristique de l'académicien jusqu'au moment où celui-ci se nomma et dit ensuite :

"Si tu ne te souviens plus, mon cher Jacques, de nos années d'études à Louvre-Grand, je te prouverai que je ne les ai pas oubliées. Viens déjeuner demain chez moi. J'y aurai pour convive un de ces trois nez préoccupés que tu n'as pas osé dépister. C'est le mari de ma nièce ; son essaim de guêpes sera loin et ne l'empêchera pas de t'écouter ; et si ta chimère, une fois approuvée par lui, mettait du

tenté de s'écrier comme le Marseillais : "Zuze un peu ce que ce serait s'ils assassinaient ou s'ils cupoisonnaient."

Pour les délits les plus légers, tel, par exemple, que l'ivresse, on inflige, dit le voyageur, l'emprisonnement dans de sales repaires où l'on manque à peu près de tout.

Puis, pour varier les plaisirs, viennent la bastonnade sous la plante des pieds.

Quant aux faux témoins et aux parjures, on leur coule du plomb fondu dans la bouche, moyen ingénieux de réprimer la légèreté de leur langue. La marque au front avec un fer rouge est réservée aux voleurs.

Mais quand le vol est accompli avec effraction, on coupe le poignet droit du coupable, et l'on agit de même à l'égard des faux monnayeurs.

La peine de mort banale appliquée d'un seul coup de tranchet ou par la pendaison, ne pouvait convenir à des gens à l'imagination aussi vive que les sujets de Sa Majesté le Shah. Aussi le magistrat avait-il à sa disposition un admirable assortiment de peines suprêmes, de manière à

corps est dévoré par les chiens. Si c'est une femme elle est jetée couverte d'un voile.

Les voleurs de grands chemins sont embrochés et rôtis comme de simples lapins. Si la torture a été jugée nécessaire on presse le ventre dans un étai et on tenaille les chairs jusqu'à l'aven.

Pour la femme, le supplice est plus raffiné : on l'enferme dans un sac avec de jeunes chats qu'on excite et qui lui déchirent les chairs.

Quant aux bandits qui se débarrassent par l'assassinat des victimes qu'ils viennent de dépouiller, les Persans, comme la plupart des peuples orientaux, sont généralement pleins de mansuétude pour ce genre de criminels.

Les supplices actuellement en vigueur en Perse, si on les rapproche de ceux décrits par Chardin, sont assurément moins terribles quoiqu'empreints encore d'une férocité barbare.

Les coupables sont enchaînés, accouplés et retenus par un carcan dans des culs de basse-fosse. Une femme rencontrée dans les rues, soit à pied, soit en tramway après l'heure réglementaire n'échappe pas à cette incarcération, à moins que son

Pour le vol, il en coûte le poignet droit, ce qui est assurément un moyen radical d'éviter la récidive, et dont ne se sont pas encore avisés nos législateurs français.

La peine de mort s'exécute d'une façon toute spéciale. Le condamné, tout chargé de chaînes, est amené sur la place de l'exécution, voisine d'un jardin d'où le shah peut assister au supplice sans être vu.

Le bourreau appuie son ponce sur le nez en opérant une pression énergique en haut, de manière à mettre le cou dans l'extension forcée. Puis saisissant un couteau de la grandeur de ceux qui nous servent à table, il exécute un double mouvement de va et vient qui tranche les deux carotides. Un jet de sang s'élève aussitôt à hauteur d'homme. Au bout de peu de peu d'instant, le corps est exangue.

Le bourreau va alors présenter le couteau sanglant au shah pour prouver que justice est faite. La tête ensuite, complètement détachée du tronc, est empalée au sommet d'un mât spécialement consacré à cet usage, et y reste exposée.

## COMMENT LES NAUFRAGES ARRIVENT



EQUIPAGE INDISCIPLINE.

varier à l'infini le plaisir des spectateurs et les désagréments des suppliciés.

Il y avait d'abord le pal sur lequel le bourreau priait poliment le patient de vouloir bien s'asseoir. Mais celui-ci déclarait généralement qu'il préférerait rester debout, n'étant pas fatigué.

Un autre supplice qui ne manque pas d'originalité est de descendre le supplicié dans une fosse et d'y couler du plâtre jusqu'au cou du condamné. Bientôt le malheureux est étroit et meurt d'une asphyxie pleine d'angoisses atroces.

A cette mort lente, le juge préfère par fois un moyen non moins sûr, mais plus expéditif. Dans le but de savoir ce que le coupable a dans le ventre, on l'attache à la selle d'un chameau, la tête en bas et on lui ouvre l'abdomen, les entrailles se répandent à terre, traînant sur le sol, et la mort survient après des heures de souffrances.

Mais, voici mieux encore, on lie parfois le malheureux sous le ventre du chameau et pendant qu'il s'avance, on enfonce dans les chairs des mèches allumées, il brûle ainsi à petit feu. Ou bien encore on le précipite d'une haute tour et le

mari ne la réclame et ne paye une rançon proportionnée à sa fortune et sa position sociale.

La bastonnade est infligée aussi pour les infractions les plus insignifiantes ; elle est appliquée de la façon suivante :

Le patient est couché sur le dos, et les jambes sont fléchies à angle droit, de façon à ce que la plante des pieds soit tournée vers le ciel, les chevilles sont fortement attachées à un anneau. Alors commence le supplice. Quatre *ferach* ou bourreaux frappeurs, qui se tiennent de chaque côté du condamné, et qui sont armés de baguettes flexibles, épinglent chacun à son tour la plante des pieds du malheureux.

La petite fête terminée, le pauvre diable étant généralement dans l'impossibilité de poser le pied à terre, les bourreaux le saisissent sous les aisselles et le transportent dans la prison où il est de nouveau enchaîné, le carcan au cou.

Parfois aussi, il est procédé à l'amputation du nez et des oreilles. Celles-ci une fois détachées, l'amputé les prend dans sa main et s'en va mendier par la ville en cet équipage. Cette mendicité est, paraît-il, assez lucrative.

Les vêtements du supplicié qui deviennent la propriété du bourreau sont portés par lui au bazar, où chaque boutiquier lui donne un douchech, c'est-à-dire environ dix centimes, ce sont les petits profits du métier.

L'écartèlement est une façon de pratiquer le grand écart.

On choisit deux arbres flexibles dont on rapproche les sommets. On pend le sujet la tête en bas, une jambe accrochée à chaque arbre et on prononce le sacramental "lâchez tout" des aéronautes. Les arbres se relèvent brusquement en emportant chacun un membre du condamné.

C'est simple, expéditif et peu coûteux. Mais je gage que les pauvres malheureux condamnés à ce supplice aussi sylvestre que primitif, en demanderaient un autre si on leur laissait le choix.

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à 83.00 et 84.00 la caisse valent les vins de 86.00 et 88.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

## SUR LA PLAGE



La mère. — Crois-moi, mon enfant, monsieur Durand sera pour toi un excellent mari, bien élevé, riche, d'un grand avenir : j'ai beau chercher je ne lui connais qu'un tout petit défaut.

La fille. — Lequel, maman ?

La mère. — Il fume !... Il est vrai que c'est uniquement le cigare "Nectar".

La fille. — Oh, dans ce cas, maman, ce n'est plus un défaut du tout et... j'accepte.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

## PREMIÈRE PARTIE

## VIII

AU VILLAGE DES COQUINS

(Suite)

— Vraiment ?

— Qui l'aurait avalé comme une huître !

— Misérable pitre ! s'écria le baronnet.

Et il s'était un peu reculé dans l'attitude du boxeur, prêt à la défensive.

— Oui ! Vous m'insultez, monsieur du baronnet, et vous m'en rendrez raison !

— Rendre raison à un saltimbanque !

— En l'insultant, vous l'avez fait votre égal ! Et nous nous battons à Pépée, au pistolet, au sabre, à ce que vous voudrez... même à coups de poing !

— Pourquoi pas à coups de vessie, riposta le baronnet, comme vos paillasses sur vos tréteaux !

— Défendez-vous...

— Est-ce qu'on se bat avec un coureur de foires ?

— Oui ! s'écria M. Cascabel, arrivé au dernier degré de la fureur, oui ! on se bat... ou l'on se fait battre !

Et, sans songer que son adversaire aurait sans doute l'avantage dans une de ces boxes où excellent les gentlemen, il allait se précipiter sur lui, lorsque Cornélia intervint de sa personne.

Au même moment, accoururent quelques officiers du régiment de sir Edward Turner, ses compagnons de chasse, et, se joignant au baronnet, bien décidés à ne point le laisser se commettre avec une parolle "espèce," ils accablèrent d'invectives la famille Cascabel. Ces invectives, d'ailleurs, n'eurent pas le don d'émouvoir l'imposante Cornélia—du moins, en apparence. Elle se contenta de jeter sur sir Edward Turner un regard qui n'était point rassurant pour l'insulteur de son mari.

Jean Clou et Sandre venaient d'arriver aussi, et la dispute allait dégénérer en bataille, lorsque M<sup>me</sup> Cascabel s'écria :

— Viens, César, et vous aussi, les enfants, venez ! Allons ! Tous à la *Roulotte*, et plus vite que ça !

Et ce fut dit d'un ton si impérieux, que nul ne se fût permis de désobéir à cette injonction.

Quelle soirée passa M. Cascabel ! Il ne décolérait pas ! Lui, touché dans son honneur, touché dans la personne de son héros ! Insulté par un English ! Il voulait aller le trouver, il voulait se battre contre lui, contre tous ses compagnons, contre tous les coquins de village de Coquins ! Et ses enfants ne demandaient qu'à l'accompagner ! Jusqu'à Clou, qui ne parlait rien moins que de manger le nez d'un Anglais... à moins que ce ne fût l'oreille !

Vraiment, Cornélia eut bien de la peine à calmer ces enragés. Au fond, elle reconnaissait bien que tous les torts étaient du côté de sir Edward Turner ; elle ne pouvait nier que son mari d'abord, toute la famille ensuite, eussent été traités comme on ne se traiterait pas entre forains de la pire espèce !

Cependant, ne voulant pas laisser la situation s'empirer, elle ne céda point, elle tint tête à l'orage, et, à la dernière volonté exprimée par son mari d'aller flâner au baronnet un de ces piles qui... elle lui répondit :

— Je te le défends, César !

Et M. Cascabel, rongé par son frein, dut se soumettre aux ordres de sa femme.

Combien Cornélia avait hâte d'être au lendemain, d'avoir quitté ce maudit village ! Elle ne serait tranquille que lorsque toute la famille s'en trouverait à quelques milles dans le nord. Et, pour être bien certaine que personne ne sortirait pendant la nuit, non seulement elle ferma soigneusement la porte de la *Belle Roulotte*, mais elle resta à veiller au dehors.

Le lendemain, 27 mai, dès trois heures du matin, Cornélia éveilla tout le personnel. Pour plus de sécurité, elle voulait partir avant l'aube, alors que tous, Indiens ou Anglais, seraient encore endormis. C'était le meilleur moyen d'empêcher la bataille de reprendre de plus belle. Et même à ce moment-là—détail à noter—il semblait que cette digne femme était singulièrement pressée de lever le campement. Très agitée, le regard inquiet, l'œil enflammé, regardant à droite, à gauche, elle harcelait, gourmandait, moréginait son mari, ses fils et Clou, qui ne se hâtaient pas assez au gré de son impatience.

— Dans combien de jours aurons nous passé la frontière ? demanda-t-elle au guide.

— Dans trois jours, répondit Ro No, si nous ne sommes pas retardés en route.

— En route ! répliqua Cornélia. Et, surtout qu'on ne nous voie partir !

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que M. Cascabel eût digéré les insultes de la veille. Quitter ce village sans avoir payé à ce baronnet ce qu'il lui devait, c'était dur pour un Normand aussi français que patriote.

— Voilà ce que c'est, réétait-il, que de mettre le pied dans un pays de John Bull.

Mais, s'il eut la velléité d'aller faire un tour du côté du village avec l'espoir d'y rencontrer sir Edward Turner, s'il jeta plus d'un regard sur les volets fermés de la maison qu'habitait ce gentleman, il n'osa pas s'éloigner de la terrible Cornélia. Elle ne le quittait pas d'un instant.

— Où vas-tu, César ? Reste ici, César ! Je te défends de bouger, César !

M. Cascabel n'entendait que cela. Jamais il ne s'était trouvé à ce point sous la domination de l'excellente et impérieuse compagne de sa vie.

Par bonheur, grâce à des injonctions répétées, les préparatifs furent rapidement achevés et l'attelage prit place aux bancards. A quatre heures du matin, chiens, singe et perroquet, mari, fils et fille, tous étaient installés dans les compartiments de la *Belle Roulotte*, sur le devant de laquelle Cornélia s'était assise. Puis, dès que Clou et le guide se furent mis à la tête des chevaux, le signal du départ fut donné.

Un quart d'heure après, le village des Coquins avait disparu derrière le rideau des grands arbres qui lui faisait ceinture. C'est à peine si le jour commençait à poindre. Tout était silencieux. Pas un être vivant à la surface de la longue plaine, qui s'allongeait dans la direction du nord.

Et enfin, lorsqu'il fut bien constaté que le départ s'était effectué sans avoir attiré l'attention de personne dans le village, lorsque Cornélia eut cette complète assurance que ni les Indiens ni les Anglais ne songaient à lui barrer la route, elle

poussa un long soupir de satisfaction, dont son mari se sentit peut-être quelque peu blessé.

— Tu avais donc bien peur de ces gens-là, Cornélia ! lui demanda-t-il.

— Très peur, se contenta-t-elle de répondre.

Les trois jours qui suivirent s'écoulèrent sans amener aucun incident, et, ainsi que le guide l'avait annoncé, on arriva enfin sur l'extrême limite de la Colombie.

La *Belle Roulotte* ayant heureusement franchi la frontière alaskienne, put alors s'arrêter.

Une fois là, il ne restait plus qu'à régler avec l'Indien, qui s'était montré aussi zélé que fidèle, et à le remercier de ses services. Puis Ro No prit congé de la famille, après avoir indiqué quelle direction elle devait suivre pour se rendre par le plus court à Sitka, la capitale des possessions russes.

Maintenant qu'il n'était plus sur un territoire anglais, il semblait que M. Cascabel aurait dû respirer plus à l'aise. Mais non ! Au bout de trois jours, il n'était pas encore remis de la scène qui s'était passée au village des Coquins. Il avait toujours cela sur le cœur. Aussi ne put-il s'empêcher de dire à Cornélia :

— Tu aurais dû me laisser retourner en arrière pour régler son compte à ce mylord.

— C'était fait, César ! répondit simplement M<sup>me</sup> Cascabel.

Où ! fait et bien fait !

Pendant la nuit, tandis que tout le monde était endormi au campement, Cornélia avait été rôder autour de la maison du baronnet, et, l'ayant aperçu au moment où il sortait pour se rendre à l'auberge, elle l'avait suivi pendant quelques centaines de pas. Et, dès qu'il fut engagé dans le bois, "le premier prix du concours de Chicago" lui avait administré une de ces rossées qui vous couchent proprement un homme sur le sol. Sir Edward Turner, tout meurtri, n'avait été relevé que le lendemain, et il devait longtemps porter les marques de sa rencontre avec cette aimable femme.

— O Cornélia, Cornélia ! s'écria son mari, en la serrant dans ses bras, tu as vengé mon honneur. Tu étais bien digne d'être une Cascabel !

## IX

## ON NE PASSE PAS !

L'Alaska est la partie du continent comprise au nord-ouest de l'Amérique septentrionale, entre le cinquante-deuxième et le soixante-douzième degré de latitude. Elle est ainsi transversalement coupée par la ligne du Cercle polaire arctique, qui s'arrondit à travers le détroit de Behring.

Regardez la carte quelque peu attentivement, et vous reconnaîtrez assez distinctement que le littoral forme une figure du type israélite. Le front se développe entre le cap Lisbonne et la pointe Barrow ; l'orbite de l'œil, c'est le golfe de Kotzebue ; le nez, c'est le cap du Prince de Galles ; la bouche, c'est la baie de Norton, et la barbe traditionnelle, c'est la presqu'île d'Alaska, continuée par le serais des îles Aléoutiennes, qui se projette sur l'Océan Pacifique. Quant à la tête, elle se termine avec le prolongement de la chaîne des Rangos, dont les dernières pentes vont mourir sur la mer Glaciale.

Telle est la contrée que la *Belle Roulotte* allait traverser obliquement sur un parcours de six cents lieues.

Il va sans dire que Jean avait soigneusement étudié la carte, ses montagnes, ses courbes d'eau, la disposition du littoral, enfin l'itinéraire qu'il convenait de suivre. Il avait même fait une petite conférence à ce propos, conférence que la famille s'était empressée d'écouter avec le plus vif intérêt.

Grâce à lui, tous—même Clou—savaient que cette contrée, située à l'extrême nord-ouest du continent américain, avait été visitée d'abord par les Russes, puis par le Français Laperouse et l'Anglais Vancouver, enfin par l'Américain Mac Clure, lors de son expédition à la recherche de sir John Franklin.

En réalité, c'était déjà une région reconnue—en partie seulement—grâce aux voyages de Frédéric Whimper et du colonel Bulxly, en

1865, lorsqu'il fut question d'établir un câble sous-marin entre l'ancien et le nouveau monde par le détroit de Behring. Jusqu'à cette époque, l'intérieur de la province alaskienne n'avait guère été parcouru que par les voyageurs des maisons faisant le commerce des fourrures et des pelletteries.

C'est alors que reparut dans la politique internationale la célèbre doctrine de Munroe, d'après laquelle l'Amérique doit appartenir tout entière aux Américains. Si les colonies de la Grande-Bretagne, Colombie et Dominion, ne leur pouvaient revenir que dans un avenir plus ou moins éloigné, peut-être la Russie consentirait-elle à céder l'Alaska à l'Union, c'est-à-dire quarante-cinq mille lieues carrées de territoire. C'est pourquoi de sérieuses ouvertures furent faites en ce sens au gouvernement moscovite.

Aux États-Unis, tout d'abord, on s'était quelque peu moqué de M. Steward, le secrétaire d'État, quand il émit la prétention d'acquiescer cette Walrus-Sia, ces "ces terres aux phoques," dont il semblait bien que la République n'avait que faire. Néanmoins, M. Steward persista en en y mettant un entêtement tout yankee, et, en 1867, les choses étaient très avancées. On doit même dire que, si la convention n'était pas encore signée entre l'Amérique et la Russie, elle devait l'être d'un jour à l'autre.

C'était dans la soirée du 31 mai que la famille Cascabel avait fait halte sur la frontière, au pied d'un bouquet de grands arbres. En cet endroit, la *Belle-Roulotte* se trouvait sur le territoire de l'Alaska, en pleines possessions russe, et non plus sur le sol de la Colombie anglaise. M. Cascabel pouvait être assuré à cet égard.

Aussi, comme sa bonne humeur lui était revenue, et d'une façon si communicative que tous les siens la partageaient ! Maintenant, pour les conduire jusqu'aux limites de la Russie européenne, leur itinéraire ne quitterait plus le territoire moscovite. Province alaskienne ou Sibérie asiatique, ces vastes contrées n'étaient-elles pas sous la domination du Czar !

Il y eut un joyeux souper. Jean avait tué un lièvre gros et gras, que Wagram avait fait lever entre les taillis. Un vrai lièvre russe, s'il vous plaît !

"Et nous allons boire une bonne bouteille ! dit M. Cascabel. Vrai Dieu ! il semble que l'on respire mieux au-delà de cette frontière ! Ça, c'est de l'air américain, mélangé d'air russe ! Respirez à pleins poumons, enfants ! Ne vous gênez pas ! Il y en a pour tout le monde—même pour Clou, bien qu'il ait un nez long d'une aune ! Ouf ! Voilà cinq semaines que j'étouffais en traversant cette maudite Colombie !

Lorsque le souper fut achevé, et que fut absorbée la dernière goutte de la bonne bouteille, chacun regagna son compartiment et sa couchette. La nuit se passa dans le plus grand calme. Elle ne fut troublée ni par l'approche de bêtes malfaisantes, ni par l'apparition d'Indiens nomades. Le lendemain, chevaux et chiens étaient complètement remis de leurs fatigues.

Le campement fut levé dès le petit jour, et les hôtes de l'accueillante Russie, "cette sœur de la France," comme disait M. Cascabel, firent leurs préparatifs de départ. Ce ne fut pas long. Un peu avant six heures du matin, la *Belle-Roulotte* s'avavançait dans la direction du nord-ouest, afin d'atteindre la Simpson-River qu'il serait aisé de franchir dans le bac de passage.

Cette pointe que l'Alaska détache vers le sud, est une mince bande, connue sous le nom général de Thlinkithen, accostée vers l'ouest d'un certain nombre d'îles ou d'archipels, telles que les îles du Prince-de-Galles, de Crozier, de Kuju, de Baranow, de Sitka, etc. C'est dans cette dernière île qu'est située la capitale de l'Amérique russe, qui porte aussi le nom de Nouvelle-Arkhangel. Dès que la *Belle-Roulotte* serait arrivé à Sitka, M. Cascabel comptait y faire une halte de plusieurs jours, afin de se reposer d'abord, et ensuite pour se préparer à l'achèvement de cette première partie de son voyage, qui devait le conduire au détroit de Behring.

Cet itinéraire obligeait à suivre une bande de territoire, capricieusement découpée le long de la chaîne côtière.

M. Cascabel partit donc, mais il n'avait pas fait un pas sur le sol alaskien, qu'un obstacle l'arrêta net, et il semblait bien que cet obstacle allait être infranchissable.

L'accueillante Russie, la sœur de la France, ne paraissait pas disposée à recevoir hospitalièrement ces frères français qui constituaient la famille Cascabel.

En effet, la Russie se présenta sous l'aspect de trois agents de la frontière, vigoureux types, larges barbes, têtes fortes, nez retroussés, l'air kalmouk, vêtus du sombre uniforme moscovite, et coiffés de cette casquette plate qui inspire un salutaire respect à tant de millions d'hommes.

Sur un signe du chef de ces agents, la *Belle-Roulotte* suspendit sa marche, et Clou, qui conduisait l'attelage, appela son patron.

M. Cascabel parut à la porte du premier compartiment et fut rejoint par ses fils et sa femme.

Puis, tous descendirent, quelque peu inquiets devant ces uniformes.

"Vos passeports ? demanda l'agent en langue russe—langue que M. Cascabel ne comprit que trop bien en cette circonstance.

—Des passeports ? répondit-il.

—Oui ! il n'est pas permis de pénétrer sans passeports sur les possessions du Czar !

—Mais nous n'en avons point, cher monsieur, répliqua poliment M. Cascabel.

—Alors vous ne passerez pas !

Ce fut net et significatif, comme une porte que l'on ferme au nez d'un importun.

M. Cascabel fit la grimace. Il comprit combien sont sévères les prescriptions de l'administration moscovite, et il était douteux qu'il pût arriver à une transaction. En vérité, c'était une incroyable malchance que d'avoir rencontré ces agents précisément à l'endroit où la *Belle-Roulotte* avait franchi la frontière.

Cornélia et Jean, très anxieux, attendaient le résultat de ce colloque, duquel dépendait l'achèvement du voyage.

"Braves Moscovites, dit M. Cascabel, en développant sa voix et ses gestes, afin de donner plus de relief à son bagout habituel, nous sommes des Français, qui voyageons pour notre agrément, et, j'ose le dire, pour celui des autres, et, en particulier des nobles boyards, quand ils veulent bien nous honorer de leur présence ! Nous avions cru que l'on pouvait se dispenser d'avoir des papiers, lorsqu'il s'agissait de fouler le sol de Sa Majesté le Czar, Empereur de toutes les Russies.

—Entrer sans permis spécial sur son territoire, lui fut-il répondu, cela ne s'est jamais vu ! jamais !

—Cela ne pourrait-il se voir une fois...rien qu'une petite fois ? reprit M. Cascabel d'une voix particulièrement insinuante.

—Non, répondit l'agent d'un ton raide et sec. Ainsi, en arrière, et sans réflexions !

—Mais enfin, demanda M. Cascabel, où peut-on se procurer ces passeports ?

—Cela vous regarde !

—Laissez-nous aller jusqu'à Sitka, et là, par l'entremise du consul de France...

—Il n'y a pas de consul de France à Sitka ! Et, d'ailleurs, d'où venez-vous ?

—De Sacramento.

—Eh bien, il fallait vous munir de passeports à Sacramento ! Donc, inutile d'insister.

—C'est très utile, au contraire, reprit M. Cascabel, puisque nous sommes en route pour retourner en Europe.

—En Europe...en suivant cette direction ?

M. Cascabel comprit que sa réponse devait le rendre particulièrement suspect, car, de revenir en Europe par ce chemin, c'était quelque peu extraordinaire.

"Oui, ajouta-il, certaines circonstances nous ont obligés à faire ce détour.

—Peu importe ! reprit l'agent. On ne traverse pas les territoires russes sans passeport !

—S'il ne s'agit que de payer des droits, reprit alors M. Cascabel, peut-être parviendrons-nous à nous entendre ?

Et en parlant ainsi, il clignait de l'œil d'une façon tout à fait significative.

Mais l'entente ne sembla pas devoir s'établir, même dans ces conditions.

"Braves Moscovites, reprit M. Cascabel en désespoir de cause, se pourrait-il donc que vous

n'eussiez jamais entendu parler de la famille Cascabel ?"

Et il dit ces mots comme si la famille Cascabel eût été l'égal de la famille Romanof !

Cela ne prit pas davantage. Il fallut tourner bride et revenir sur ses pas. Les agents poussèrent même leur sévère et implacable consigne jusqu'à reconduire la *Belle-Roulotte* au-delà de la frontière, avec injonction formelle à ses hôtes de ne plus la franchir. Il suit de là que M. Cascabel se retrouva tout penaud sur le territoire de la Colombie anglaise.

C'était, on en conviendra, une désagréable situation, et en même temps des plus inquiétantes. Tous les plans étaient renversés. L'itinéraire adopté avec tant d'enthousiasme, il fallait renoncer à le suivre. Le voyage par l'ouest, le retour en Europe par la Sibérie asiatique, devenait impossible faute de passeport. Regagner New-York à travers le Far-West, cela se pouvait faire évidemment dans les conditions habituelles. Mais l'Océan Atlantique, comment le franchir sans paquebot, et comment prendre passage à bord d'un paquebot sans argent pour payer sa place ?

Quant à se procurer, chemin faisant, la somme nécessaire à une telle dépense, il eût été peu sage de l'espérer. D'ailleurs combien de temps aurait-il fallu pour la recueillir ? La famille Cascabel—pourquoi ne point l'avouer ?—devait être usée aux États-Unis. Depuis vingt ans, il n'était guère de villes ou de bourgades qu'elle n'eût exploitées sur le parcours du Great-Trunk. Maintenant, elle ne récolterait pas même en cents, ce qu'elle récoltait autrefois en dollars. Non ! à reprendre les routes de l'est, c'étaient des retards infinis, c'étaient des années peut-être, qui s'écouleraient avant qu'il fût possible de s'embarquer pour l'Europe. Ce qu'il fallait à tout prix, c'était de trouver une combinaison qui permit à la *Belle-Roulotte* d'atteindre Sitka. Voilà ce que pensaient, ce que disaient les membres de cette intéressante famille, lorsque les trois agents l'eurent abandonnée à ses pénibles réflexions.

"Nous sommes dans une belle passe ! dit Cornélia, en secouant la tête.

—Ce n'est pas même une passe, répondit M. Cascabel, c'est une impasse, c'est un cul-de-sac !

Allons, vieux lutteur, lutteur des arènes publiques, est-ce que les moyens vont te manquer pour triompher de la mauvaise fortune ? Est-ce que tu vas te laisser accabler par la malchance ? Est-ce que toi, un saltimbanque ferré sur tous les tours et tous les truks, tu ne parviendras pas à te défilier quand même ? Est-ce que ta sacoche à malices est vide ? Est-ce que ton imagination, si fertile en expédients, ne va pas reprendre le dessus ?

"César, dit alors Cornélia, puisque ces maudits agents se sont trouvés là juste à point pour nous interdire la frontière, essayons de nous adresser à leur chef.

—Leur chef ! s'écria M. Cascabel. Mais leur chef, c'est le gouverneur de l'Alaska, quelque colonel russe, aussi intraitable que ses hommes, et et qui nous enverra au diable !

—D'ailleurs, il doit résider à Sitka, fit observer Jean, et c'est précisément à Sitka qu'on nous empêche d'aller.

—Peut-être, fit assez judicieusement observer Clou de-Girofle, ces policiers ne refuseraient-ils pas de conduire l'un de nous auprès du gouverneur.

—Eh ! Clou a raison, répondit M. Cascabel. C'est là une excellente idée.

—A moins qu'elle ne soit mauvaise, ajouta Clou avec son correctif habituel.

—C'est à essayer avant de revenir en arrière, répondit Jean, et, si tu le veux, père, j'irai.

—Non, il vaudra mieux que ce soit moi, reprit M. Cascabel. Est-ce qu'il y a loin de la frontière à Sitka ?

—Une centaine de lieues, dit Jean.

—Eh bien, dans une dizaine de jours, je serai revenu au campement. Attendons à demain, et nous tenterons l'aventure !

Le lendemain, dès le lever du jour, M. Cascabel se mit à la recherche des agents. Les rencontrer ne fut ni long ni difficile, car ils étaient restés en surveillance aux environs de la *Belle-Roulotte*.

—Encore vous ? lui cria-t-on d'un ton menaçant. —Encore moi !” répondit M. Cascabel avec son plus agréable sourire.

Et, avec toutes sortes d'amabilités à l'adresse de l'administration moscovite, il fit connaître son désir d'être conduit près de Son Excellence le gouverneur de l'Alaska. Il offrait de payer les frais de déplacement de "l'honorable fonctionnaire" s'il consentirait à l'accompagner, et même il ne laissa pas de faire entrevoir la perspective d'une jolie gratification en monnaie courante pour l'homme généreux et dévoué, qui...etc.

La proposition échoua. La perspective d'une jolie gratification n'eut même aucun succès. Il est probable que les agents, entêtés comme des douaniers et têtus comme des gabelous, commencèrent à trouver extrêmement suspecte cette insistance à franchir la frontière alaskienne. Aussi l'un d'eux intima-t-il l'ordre de rétrograder sur l'heure, en ajoutant :

—Si nous vous retrouvons encore sur le territoire russe, ce n'est pas à Sitka que l'on vous conduira, c'est au fort le plus voisin. Et, lorsqu'on est entré là, on ne sait jamais ni comment ni quand on en sort !”

M. Cascabel, non sans quelques bourrades, fut ramené incontinent à la *Belle-Roulotte*, où sa mine décontenancée apprit qu'il n'avait point réussi.

Décidément, est-ce que la demeure roulante des Cascabel allait se transformer en demeure sédentaire ? Est-ce que la barque qui portait le saltimbanque et sa fortune allait rester échouée sur la frontière colombo-alaskienne, comme un navire que la mer, en se retirant, laisse à sec au milieu des roches ? En vérité, cela n'était que trop à craindre.

Qu'elle fut triste, la journée qui s'écoula dans ces conditions, et aussi les journées qui suivirent, sans que la famille pût se décider à prendre une résolution.

Par bonheur, les vivres ne manquaient pas ; il restait une suffisante provision de ces conserves que l'on comptait d'ailleurs renouveler à Sitka. En outre, le gibier était étonnant aux alentours. Seulement Jean et Wagram avaient bien soin de ne pas s'aventurer hors du territoire colombien. Le jeune garçon n'en eût pas été quitte pour la confiscation de son fusil et une amende au profit du fisc moscovite.

Cependant le chagrin s'était très sérieusement emparé de M. Cascabel et des siens. Il semblait même que les animaux en eussent leur part. Jako bavardait moins qu'à l'ordinaire. Les chiens, la queue en bas poussaient de longs aboiements d'inquiétude. John Bull ne se démenait plus en

contorsions et grimaces. Seuls, Vermout et Gladiateur paraissaient accepter volontiers cette situation, n'ayant rien à faire qu'à paître l'herbe grasse et fraîche que leur offrait la plaine environnante.

—Il faut pourtant prendre un parti !” répétait parfois M. Cascabel, en se croisant les bras.

Evidemment, mais lequel ? Lequel ? Voilà ce qui n'aurait point dû embarrasser M. Cascabel, car, à vrai dire, il n'avait pas le choix, il fallait revenir en arrière, puisqu'il était défendu d'aller en avant. Finir le voyage par l'Ouest qui avait été si résolument entrepris ! Nécessité à retourner sur ce sol maudit de la Colombie anglaise, puis de se lancer à travers les prairies du Far-West, afin d'atteindre le littoral de l'Atlantique ! Une fois à New-York, que ferait-on ? Peut-être quelques âmes charitables provoqueraient-elles une souscription afin d'aider au rapatriement de la famille ? Quelle humiliation pour ces braves gens, qui avaient toujours vécu de leur travail, qui n'avaient jamais tendu la main, de descendre jusqu'à recevoir une aumône ! Ah ! les misérables gueux qui leur ont volé leur petite fortune dans les passes de la Sierra Nevada !

—S'ils ne se font pas pendre en Amérique, ou garrotter en Espagne, ou guillotiner en France, ou empaler en Turquie, répétait M. Cascabel, c'est qu'il n'y a plus de justice en ce bas monde !”

Enfin il se décida.

—Nous partirons demain ! dit-il dans la soirée du 4 juin. Nous retournerons à Sacramento, et ensuite...”

Il n'acheva pas sa phrase. A Sacramento, on verrait. D'ailleurs, tout était prêt pour le départ. Il n'y avait qu'à atteler, puis à tourner la direction du sud.

Cette dernière soirée sur la frontière de l'Alaska fut plus triste encore. Chacun se tenait dans son coin, sans parler. L'obscurité était profonde. De gros nuages en désordre sillonnaient le ciel, semblables à des glaçons en dérive qu'une forte brise chassait vers l'est. Le regard ne pouvait s'accrocher à aucune étoile, et le croissant de la nouvelle lune venait de s'éteindre derrière les hautes montagnes de l'horizon.

Il était environ neuf heures, lorsque M. Cascabel donna à son personnel l'ordre d'aller se coucher. Le lendemain, on partirait avant le jour. La *Belle-Roulotte* reprendrait la route qu'elle avait suivie depuis Sacramento, et, même sans l'aide d'un guide, il ne serait pas difficile de se diriger. Les sources du Frazer une fois atteintes, il n'y aurait qu'à descendre la vallée jusqu'à la frontière du Territoire de Washington.

En conséquence, Clou se disposait à fermer la

porte du premier compartiment, après avoir dit bonsoir aux doux chiens, lorsqu'une détonation éclata à courte distance.

—On dirait un coup de feu ! s'écria M. Cascabel.

—Oui, on a tiré, répondit Jean.

—Sans doute quelque chasseur ! dit Cornélia.

—Un chasseur, par cette nuit sombre ? fit observer Jean. Ce n'est guère probable !”

En ce moment, une seconde détonation retentit, et des cris se firent entendre.

X

KAYETTE

A ces cris, M. Cascabel, Jean, Sandre et Clou s'élançèrent hors de la voiture.

—C'est par là, dit Jean, en montrant la lisière de la forêt qui s'étendait le long de la frontière.

—Écoutez encore !” répondit M. Cascabel.

Ce fut inutile. Aucun autre cri ne traversa l'espace, aucune autre détonation ne succéda aux deux détonations qui venaient de se produire.

—Est-ce un accident ? demanda Sandre.

—En tout cas, répondit Jean, il est certain que ces cris étaient des cris de détresse, et que, de ce côté, il y a quelque personne en danger.

—Il faut aller à son secours ! dit Cornélia.

—Oui, enfants, marchons, répondit M. Cascabel, et soyons bien armés !”

Après tout, il était possible que ce fût pas un accident. Peut-être quelque voyageur avait-il été victime d'un attentat sur la frontière alaskienne. Dès lors il était prudent de se tenir prêt à se défendre soi-même comme à défendre autrui.

(A suivre.)

## PARC ROYAL

OUVERT TOUTS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRÈS-MIDI

## NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, — 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

### Occasion Unique

de se procurer de jolis

## Romans à Bon Marché !

Nous annonçons à tous nos lecteurs que nous venons de recevoir un nombre considérable de trois jolis romans, que nous vendrons pour la modique somme de

25 Centins chacun

L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ ;

LE MANOIR DE VILLERAI ;

—ET—

ARMAND DURAND OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE.

Pour tous nos lecteurs qui nous en feront la demande, nous leur expédierons celui des volumes qu'ils nous auront demandé, franc de port, moyennant 25 centins.

Ce sont trois jolis romans que tous, jeunes ou vieux, peuvent lire, et tous y prendront grand intérêt.

Adressez toutes vos commandes chez

POIRIER, BESSETTE & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

### POURQUOI ON VA AUX COURSES



—Pas poli, ton voisin : ma parole d'honneur, il regarde les chevaux.

### A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIÈCLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LIRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinière. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christoph, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

COURONNÉE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnier, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Ramou, Place Louvois Paris, France.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE  
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 95

50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU  
DR. GODERRE**



POUR  
**GUERISON  
CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 94

**The Firinite Concrete Paving Co.**

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ESTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de portasses (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chamb. 217 N. York Life

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 94

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & CODIN**  
AVOCATS

BANQUE du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30.

TELEPHONE 1337. MONTREAL. août 7 95

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constantment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1 95

**H. POIRIER**

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considerable. Prix tres réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL. juillet 7 94

AU MEILLEUR DE SA CONNAISSANCE



L'acheteur, ramenant un chien. — Je vous le ramène, votre chien. Vous m'aviez dit qu'il était doux comme une femme, et je n'ai jamais vu une bête aussi féroce.  
Palissat. — Je vous ai dit la pure vérité. Vous savez, en fait de femmes, c'est surtout la mienne que je connais.

**LA PRESSE T. A. DUCHARME**  
AGENT GÉNÉRAL

JOURNAL QUOTIDIEN

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.  
Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.  
Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.  
LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.  
Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.  
Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.  
Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.  
Tout le monde reçoit LA PRESSE.  
Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.  
Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 30 Juin 1894

**35,122**

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

**IMPRIMERIE**  
**Poirier, Bessette & Cie,**  
516 RUE CRAIG  
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires  
Entêtes de comptes, Puncartes,  
Annonces d'encan, Eliquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente

partout  
aux Etats-Unis  
ET AU  
Canada,  
et son usage, comme breuvage à table,

à la place du

Thé, Café ou Cacao,  
est devenu universel. Il est  
NOURRISSANT ET FORTIFIANT.

S'il est servi à la glace, durant les chaleurs, il est

Délicieux et donne de la Vigueur.

Demandez à votre épicer pour le

**CHOCOLAT  
MENIER**

La vente annuelle excède 33 MILLIONS DE LIVRES.

S'il ne l'a pas en vente envoyez son nom et adresse à

**MENIER,**  
Branche Canadienne:  
12 et 14 rue Saint-Jean,  
MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.  
A. S. R. BROUSSEAU, I.D.S.  
av. 1 95 NO. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.



**La Bibliothèque à Cinq Cents**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT:

Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE au NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnement et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.